

Agnès Desarthe ou l'éloge de la fiction

Avec *Le remplaçant*, l'auteur d'*Un secret sans importance* signe un très beau récit sur son grand-père. Entretien avant la venue de l'écrivain à la librairie Privat le mercredi 30 avril pour une rencontre-dédicace à partir de 18 heures.

Le remplaçant devait être un livre sur Korczak (pédagogue et écrivain polonais qui s'occupa des orphelins du ghetto de Varsovie avant de mourir avec eux) et il est devenu d'abord un livre sur votre grand-père. Est-ce un processus fréquent quand vous écrivez ?

Oui, même s'il ne se produit pas un changement d'angle aussi radical. Ce que je fais ressemble en général assez peu à ce que je veux faire. Au début, je prenais cela comme un drame et maintenant je me dis que c'est peut-être une chance, un espace de liberté.

Le livre débute par un éloge du conteur et pour cerner ce personnage qu'est votre grand-père, vous annoncez que vous n'allez pas faire une enquête et vous écrivez «Je préfère inventer». En même temps, vous n'avez pas fait un roman...

Au départ, il y avait une commande de mon éditeur, ce qui est toujours assez particulier. Je devais écrire sur mon héros favori. Cela pouvait prendre toutes les formes que je voulais, y compris celle de la fiction, mais c'était un soulagement pour moi de ne pas être dans la fiction. C'était comme les vacances du roman. Écrire un roman a quelque chose d'épuisant et d'assez inquiétant. Là, je pouvais prendre appui sur du réel. Au final, ce livre qui commence par un éloge du conteur ne fait que faire l'éloge de la fiction. *Le remplaçant* est un récit qui parle beaucoup de ce qu'il y a de romanesque dans l'écriture, de forcément et d'heureusement romanesque.

À propos de ce grand-père, vous écrivez : «Il avait compris que l'enchantement ne doit pas jaillir de la chute, mais plutôt agir tout au long de la narration». Est-ce une leçon que vous avez retenue ?

Oui, j'essaie de l'appliquer. J'ai reçu cette leçon de mon grand-père sans m'en rendre compte puis elle m'a été confirmée plus tard en lisant les auteurs que j'ai aimés. Un livre ne me séduit pas par son intrigue ou le brio des anecdotes, mais en général par le travail sur la langue.

Il y a au moins deux regards dans ce livre : celui de l'enfant que vous avez été et celui que vous portez aujourd'hui. Vous évoquez à un moment le «prétendu paradis de l'enfance», mais votre livre rend parfaitement le paradis de l'enfance, sa féerie, sa poésie...

Oui, mais c'est un paradis paradoxal. L'enfance est une période où l'on est très vulnérable et impuissant. Quand on est petit, on se bagarre beaucoup pour comprendre le monde autour de nous. Par exemple, je raconte les malentendus et l'incompréhension quand l'enfant que j'étais confondait les mots «réactionnaire» et «révolutionnaire». J'ai eu

une enfance très heureuse, le chagrin et des choses graves étaient relégués dans des espaces qui ne m'atteignaient pas forcément.

Avec ce grand-père, on voit aussi apparaître à travers son vocabulaire et ses expressions mais aussi des objets comme des ascenseurs ou des voitures une France qui semble surgir des films de Tati ou de Sempé.

C'était l'époque de l'après-guerre et de la modernité à tous crins. Jacques Tati s'est fait l'écho et le spectateur d'une époque dans laquelle je me replonge. On se retrouve donc sur les mêmes références. Adorant Tati, il se peut que j'ai utilisé ce prisme pour regarder ce passé. Quand j'étais toute petite, j'avais l'impression que la guerre était très loin alors qu'elle n'était qu'à vingt ans de distance. Mais il y avait un tel mouvement vers l'avant, une expansion, une joie, une insouciance... Je me souviens très bien de l'énergie particulière de ces années-là qui se traduit notamment par l'ambition moderniste et comique des objets du quotidien. C'est typique de ces années-là et cela en reflète l'état d'esprit. On était à la fois dans l'ancien temps et dans un temps très nouveau.

À propos des romans de Singer, vous évoquez «cette cohabitation tranquille entre les morts et les vivants». C'est aussi ce que votre livre vise...

C'est un livre relativement réaliste et, selon moi, le réalisme passe aussi par cette voie. Même si habituellement on aurait plutôt tendance à dire que lorsque les morts cohabitent avec les vivants, on est dans le surnaturel. Les revenants relèvent en général de livres ou de films de genre comme les films d'horreur. Dans mon existence, comme tout à toujours été vécu sur ce mode-là, j'en parle de manière extrêmement ordinaire, de la même façon que je décris les objets du quotidien. C'est à la fois un fait culturel qui a trait à mes origines, mais cela tient aussi plus particulièrement de la spécificité de mon histoire familiale. Pendant quelques années, un mort n'était pas vraiment mort ou, du moins, on espérait qu'il ne le fût pas. L'héritage de ce flou s'est ainsi mêlé à une conception culturelle selon laquelle la séparation entre le monde des vivants et celui des morts n'est pas nette.

Il y a des pages très fortes sur le ghetto de Varsovie ou sur l'assiette envoyée par votre «vrai» grand-père mort dans les camps. C'est une émotion d'autant plus forte qu'elle est sèche, qu'elle ne cherche pas le pathos.

Peut-être que cela tient du fait que je n'avais absolument pas le projet en écrivant ce livre de parler ni de cette assiette, ni d'autres épisodes tragiques.



© BINEZ - MYOP

J'étais partie dans quelque chose de beaucoup plus léger et c'est presque à mon insu que ces images-là se sont imposées. Du coup, elles prennent le pouvoir d'elles-mêmes. Il n'y a pas de manipulation ou de pathos car je n'essaie pas de manipuler le lecteur. Je me suis laissée envahir par des images que je n'avais pas prévues de convoquer pour le livre. Je me fie au pouvoir de la littérature.

Ce qui est très frappant chez votre grand-père, malgré sa vie souvent tragique, c'est qu'il n'est jamais dans la plainte.

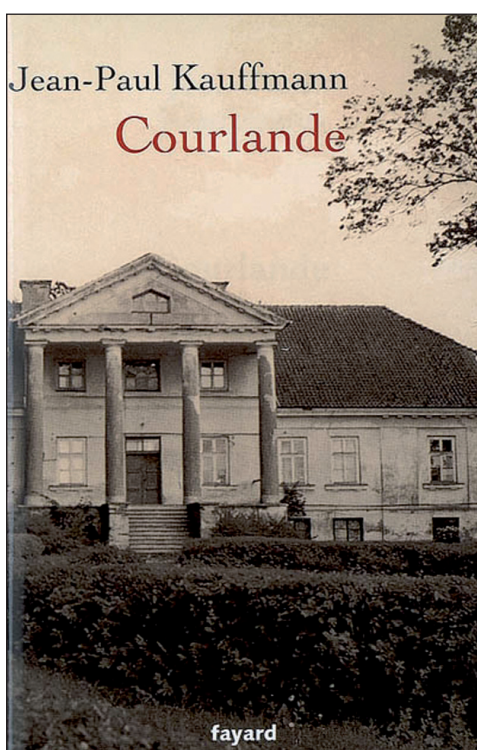
Cela m'est apparu par la suite comme une opposition presque philosophique à la posture du cynique. C'est une posture très moderne qui est une forme de paresse géniale devant l'existence. Il est tellement facile et classe de dire que rien ne vaut rien... Cette esthétique répandue et peu complexe, donc facile à adopter, est au final très payante. Cela m'a toujours frappée de voir à quel point les cyniques s'en sortent bien, mais cela m'a aussi toujours énervée... Mettre l'accent sur le fait que mon grand-père aime vivre et ne se plaint pas me semblait un contre-pouvoir assez efficace envers ce cynisme qui m'apparaît comme une vraie plaie.

«Ces derniers temps, la réalité gagne de plus en plus de batailles contre la fiction», écrivez-vous. Où ces batailles ont-elles lieu ?

Par exemple, sur les livres. Vous pouvez avoir un bandeau avec «histoire vraie» comme si le fait que l'histoire soit vraie était forcément mieux. Par

ailleurs, à une certaine époque, on était beaucoup plus isolé de la réalité. Quand les médias n'étaient pas aussi développés ou pas développés du tout, on connaissait ce que l'on était capable de voir. Pour sortir de ce que l'on voyait, il y avait les histoires. Maintenant, on peut savoir ce qui se passe un peu partout, ce qu'il s'est passé voici dix ans, ce qui se passera dans dix ans... Nous sommes très informés et presque dans un trop-plein. Face à cela, on peut se dire que les histoires ne servent plus à rien. Souvent, la réalité se manifeste par des signes économiques. J'entends très souvent des gens dire que les livres sont chers. Ils coûtent entre dix et vingt euros, mais personne ne dit que les télévisions sont chères. Ce discours sous-entend que les histoires et les romans ne valent pas cela, qu'ils ne valent rien. Autour de questions que je traite dans le livre, comme celle de la Shoah, il y a beaucoup de débats sur a-t-on le droit de raconter, de représenter ? Ne faut-il pas s'en tenir aux faits historiques ? Raconter des histoires n'est-ce pas raconter des mensonges ? C'est un débat très virulent et la fiction a très peu d'armes face à la vérité scientifique. Aussi, j'en profite dans ce petit livre pour créer une micro tribu en faveur de la fiction...

Propos recueillis par Christian Authier
LE REMPLAÇANT,
éditions de l'Olivier, 87 p.



Jean-Paul Kauffmann à la recherche de la Courlande perdue

L'auteur de *La Chambre noire* de Longwood emmène le lecteur à la découverte d'un pays méconnu.

Connaissez-vous la Courlande ? De Louis XVIII qui s'y réfugia à Casanova et Blaise Cendrars qui y séjournèrent, il y a bien des raisons de se souvenir de ce pays qui fut un État indépendant voici quelques siècles avant de devenir une province de la Lettonie indépendante en 1918. Marguerite Yourcenar y planta l'action du *Coup de grâce* tandis qu'Eduard von Keyserling fit de son pays natal le cadre de ses romans et demeure l'un des courlandais les plus célèbres, en compagnie d'Arvids Blumentals, plus connu sous le surnom de «Crocodyle Dundee». Au XX^{ème} siècle, le sort de la Courlande épousa celui de la Lettonie occupée durant la deuxième guerre par les soviétiques puis les nazis pour finalement être absorbée par l'URSS en 1945. Jean-Paul Kauffmann, quant à lui, avait une raison supplémentaire de ne pas avoir oublié la Courlande. Alors qu'il effectuait son service militaire en tant que coopérant à Montréal, il tomba amoureux d'une jeune et belle librairie courlandaise pré-nommée Mara incarnant «la représentation d'une certaine perfection et de l'innocence perdue».

Des années durant, le souvenir de Mara – «un stigmat agréable du passé» – survécut à travers la Courlande. Aussi, quand un ami de Kauffmann, dirigeant un magazine, lui propose un reportage sur les pays Baltes, la destination s'impose d'elle-même. Ce voyage «à la poursuite d'un souvenir», qu'il effectue avec son épouse, sera aussi l'occasion de répondre à la demande d'une cousine dont le père, alsacien, fut enrôlé de force dans la Wehrmacht. Disparu en Courlande en 45, le corps de ce «malgré nous» n'a jamais été retrouvé, mais sa fille a entendu parler d'un homme, «le Résurrecteur», qui là-bas identifie les tombes oubliées...

Courlande va donc être le récit d'un voyage à double ou triple fond où les quêtes intimes d'un amour ancien et d'une sépulture se mêlent à la découverte d'un pays «où l'on ne cesse d'emprunter aux autres pour se construire une identité». Avec ses châteaux, ses forêts et ses paysages, la Courlande semble se laisser apprivoiser, mais elle ne cesse pourtant de s'échapper (à l'image de l'insaisissable chercheur de tombes ou d'une belle inconnue qui

pourrait être Mara), de s'évanouir entre mythologie et réel. On croise un couple d'Allemands, un rocker polytonal, un peintre fasciné par les barons baltes – «des monarques mélancoliques qui passaient leurs nuits à forcer le cerf ou à scruter les étoiles». Sans doute que Kauffmann partage avec lui le désir de tirer de l'oubli ce qui n'existe plus, non par goût romantique des ruines mais pour «préserver une fine pellicule remplie de rêves». Que sera le visage de la Courlande dans «le parc à thèmes de l'Europe» ? Il risque de ne pas être très charmeur.

Le reportage ne sera finalement pas publié et son auteur en perdra même la copie, mais décidément ce pays resurgit toujours par la bande : la visite impromptue à Paris du rocker polytonal, une lettre... Tout est beau dans ce livre. De ses songeries tendres ou cocasses à ses aveux chuchotés par lesquels l'auteur nous souffle : «J'ai sans doute laissé une partie de moi-même au Canada».

C.A.
COURLANDE, Fayard, 299 p.